

Commentaires

Numéro 8, hiver 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1666ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1983). Compte rendu de [Commentaires]. *Nuit blanche*, (8), 12–17.



RÉTROVISEURS
Jean-Marie Poupart et
Yvan Lafontaine
Leméac, 1982

«Il s'aperçoit qu'il parle tout seul. C'est pour éviter que les anges prennent place sur les banquettes de l'auto.» Pourtant cela ne sera efficace ni pour Marc, durant le trajet Rimouski-Saint-Grégoire, ni pour Armande, sa compagne partie faire des courses à Saint-Jean. Tous deux seront en effet confrontés à un phénomène pour le moins insolite: un oiseau jaune, semblable à un héron, surgira de façon quasi simultanée dans chaque voiture. Énigme qui, comme telle, ne sera pas résolue, si ce n'est par ce qui relève du projet même de ce récit.

Construit à partir de jeux de miroirs et d'écrans (l'un ne va pas sans l'autre), *Rétroiseurs* gravite essentiellement autour de l'idée qu'«on voit le monde avec les yeux qu'on a», et dont les oiseaux brusquement apparus sont l'illustration extrême. Du souvenir d'enfance au réservoir d'essence qui baisse à vue d'oeil; de la réflexion philosophique au fredonnement d'airs qu'on joue à la radio, les digressions se succèdent, reliées

par une notion de *double* particulièrement bien exploitée. Deux voitures, deux êtres, deux existences qui se sont rejointes, deux modes d'introspection par lesquels chacun verra à la fois l'autre, le réel et lui-même sous différents angles. Mais les miroirs ne sont toujours que déplacés; le monde extérieur n'est souvent perçu/vécu que comme *projection* (ce dont Armande prendra conscience face à son amie Martine), ou *image inversée* de soi.

Habilement manipulés et bien servis par une narration alerte, ces *Rétroiseurs* sont également mis en évidence par les aspects matériel et visuel du livre (la forme de la couverture et les remarquables lithographies d'Yvan Lafontaine).

Hélène Dorion



**LES ROCKEURS
SANCTIFIÉS**
Lucien Francoeur
L'Hexagone, 1982

Un bouquin qui fera plaisir à celles et ceux qui aiment Lucien Francoeur: un livre

de 350 pages! Jusqu'ici Francoeur n'avait publié que des plaquettes. *Les rockeurs sanctifiés*, une («reputation impériale et pyramidale manie») — écriture reptilienne —.

Lucien Francoeur a voulu reprendre ce que Paul Chamberland a déjà développé: «une locomotion manuelle à l'encre noire», une calligraphie qui varie beaucoup usant des différents caractères. Des dessins, des photos, des textes qui renvoient à l'Amérique de la chanson rock et à la mythologie égyptienne. Un texte-pyramide linéaire longé par l'univers des reptiles. De rien, Francoeur dit être devenu le freak de Montréal, puis le Roi Lézard et enfin le sphinx Kundalini.

C'est un livre qui n'a ni commencement ni fin. Francoeur écrit par «flashes discontinues pour ne rien perdre du désordre qui (l') habite». L'oeil bouge et rampe sur les pages. On peut ouvrir le livre ici et là ou lire d'un trait et revenir à des passages. Son projet: «produire une quête pour héros urbains: esquisser une geste rock». Le rockeur nous livre des bouts de paysages intérieurs animés par ses héros Morrison, Donovan, Beausoleil, Bowie, Chamberland, Burroughs, Villemaire et j'en passe.

Les rockeurs sanctifiés parce que le rock'n roll est le médium des dieux: les rockeurs «prient à la machine à boule et le flipper est un lieu de méditation».

Et comme le dit Francoeur: «si mon livre a marché pour moi pourquoi ne marcherait-il pas pour vous?»

Marie Claude Trépanier



LES PAYS ÉTRANGERS
Jean Éthier-Blais
Leméac, 1982

Les pays étrangers nous reportent sensiblement à la même période que *La duchesse et le roturier* de Michel Tremblay, mais le point de vue en est extrêmement différent, puisque J. Éthier-Blais a choisi de nous introduire dans une famille de la bourgeoisie outre-ontoise. Il ne sera pas question ici du théâtre burlesque ni des chanteurs populaires, mais les références au milieu artistique ne manqueront pas. Ainsi, Paul-Émile Borduas et Claude Gauvreau évolueront dans la galerie de madame Dupré, personnage central du récit. On aura droit non seulement au rappel de leurs oeuvres et de leurs idées, mais aussi aux commentaires de leurs contemporains et à la réaction de méfiance des autorités. Maurice Duplessis songerait même à sévir, nous dit-on, et l'on craint que Borduas perde son poste d'enseignant à l'École du meuble s'il persiste à vouloir rédiger le *Refus global*. La description du climat politique de l'époque et du contexte dans lequel s'est développé ce mouvement nous donne un très bon aperçu du Québec

commentaires

de la fin des années 40 et constitue l'un des points les plus intéressants du livre.

Outre cela, J. Éthier-Blais s'attarde à faire revivre l'atmosphère des collèges classiques. Il parle de la vie des pensionnaires, par le biais du jeune Pierre-Paul Dupré et de ses compagnons, ainsi que de celle des religieux. Dans les deux clans, l'année 1947 sera marquée par des événements déterminants. Il y aura d'abord la séparation d'avec la famille et la mort de son ami Simon qui feront passer Pierre-Paul à l'âge adulte. On assistera également à une rupture importante chez les angélistes du Mont-Pelé puisque l'un d'entre eux quittera la soutane pour redevenir monsieur Germain Laval. Les moindres considérations qui s'imposeront à son esprit au moment de prendre cette grave décision nous seront rapportées. Enfin, on suivra le développement d'une idylle entre Philippe Aycelin et madame veuve Dupré, laquelle hésitera encore à la fin du livre à compromettre sa liberté en épousant cet homme.

Claire Côté

LE SURVEILLANT

Gaétan Brulotte
Éd. Quinze, 1982

Réunies sous le thème de la Loi, les dix nouvelles du recueil témoignent toutes de l'absurdité d'une vision trop organisée, trop rigide, fermée. Qu'il s'agisse d'un couple de vacanciers, d'une concierge alcoolique, des membres d'un incroyable comité, tous les personnages vivent en fonction de la Loi.



Qu'ils soient pour ou contre. Qu'ils la servent ou la combattent.

Le ton des nouvelles est étrange, poli, froid, énigmatique. Les personnages parfois agaçants avec leurs obsessions, souvent complaisants. En lisant ce recueil, j'ai pensé à un diamant, dur, transparent, glacé. Dans un écrin d'humour noir.

Christine Brouillet



LES HEURES CREUSES
Jean-Paul Le Bourhis
Québec/Amérique, 1982

Le deuxième roman de J.-P. Le Bourhis n'est certes pas hors de propos: l'ordinateur

individuel n'a-t-il pas reçu du magazine *Time* le titre d'«homme de l'année», succédant ainsi à Lech Walesa? Depuis *L'exil intérieur*, c'est à une même quête que se livre l'auteur. Dépossédé comme son peuple, menacé dans son intégrité d'homme, il cherche avec acharnement des traces de l'humain et d'un espace habitable sur cette planète où règnent la folie destructrice, la bêtise, les conformismes et le prêt-à-penser. Son parti pris en faveur de la vie est clair, et il n'en déroge pas.

Étranger au XX^e siècle, il se détourne tout autant des vendeurs de rêves, militants ou disciples de tout acabit que des technocrates et des bureaucrates. Son crayon est bien aiguisé, et il s'en sert à bon escient pour décocher ses flèches à tout ce qui donne la mort, nous éloigne de «ce que nous sommes vraiment dans le fond de nos coeurs...» «Pour éviter la piqûre des moustiques, nous avons abattu la forêt», constate-t-il.

Les heures creuses s'ouvrent sur un lieu déjà passablement éloquent: la clinique de fertilité d'un hôpital. Puis il y aura les chambres sordides, les repas au restaurant du coin, les heures d'attente dans les bureaux du bien-être social, la route, les fermes où l'on engage des travailleurs saisonniers, la Californie, les discothèques, les tavernes... Tout au long de ce périple s'élaborera ce long monologue intérieur entrecoupé de rêves qui se conclura par la nécessité de «continuer à tout prix (...) car le sel de la vie est en jeu».

Que l'écriture soit tentative d'affirmation d'une singularité, les deux romans de J.-P. Le Bourhis me semblent le montrer de façon

particulièrement nette. Par sa façon peu commune et par le type de regard qu'il pose sur le monde, l'auteur s'impose comme un des témoins importants de notre époque.

Claire Côté



MARIE-SOLEIL ou LA
CRISE DU CARBURE
Marc Sévigny, illustration
de Claire Beaulieu
Éd. Pantoute, 1982

Marie-Soleil, héroïne de 12 ans, part à la recherche de la Pierre de Saphir en compagnie de son jeune frère Jupiter et du chien Face-de-Crapaud, à cheval sur un cerf-volant à voyager dans le temps. Pendant ce temps à Bedonville, on manque de carbure pour faire rouler les vélocifères et on réinvente le vélocipède.

Conte pour enfant ? de 7 à 77 ans! *Marie-Soleil* tient de la science-fiction, mais d'une SF poétique et doucement ironique quand l'ordinatrice Carbone 14, exaspérée par la vilénie de Rupert Le Borgne, l'expédie en pleine préhistoire.

Marie-Soleil, c'est surtout un conte écologique très fin, pas moraliste ni

simpliste. La baguette magique ou la Pierre de Saphir ne remplaceront pas miraculeusement le carbure manquant; il faut que chacun s'y mette, change son mode de vie. Les théoriciens de l'écologie et de l'autogestion ne disent pas autre chose, à leur manière bien moins rigolote.

Et puis il y a les dessins de Claire Beaulieu où on devine à la fois l'essoufflement des Bedonnants redécouvrant le cyclisme et la magie du pays d'Hélésie d'Ocre.

Un livre à offrir à vos enfants et à lire quand ils sont endormis. Ou si vous n'avez pas d'enfants, à acheter en prévision du jour où vous en aurez. S'il faut en croire la pochette du livre, Marc Sévigny serait un menteur. Hum! Pas si sûr...

Andrée Fortin



UNE HISTOIRE GITANE
Hélène Rioux
Québec/Amérique, 1982

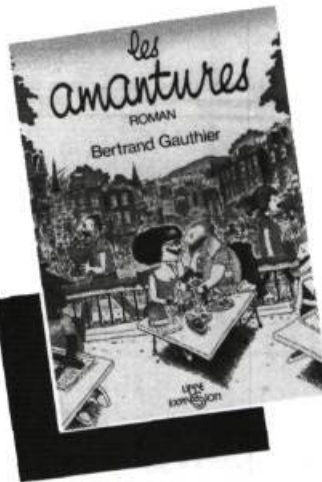
D'abord, deux personnages: une jeune femme, Anne, et son fils Alain, seul couple dont la relation puisse prétendre à une certaine durée. Des rencontres multiples au

gré des déplacements. Autant d'images de l'amour entrevues, saisies. Puis estompées. Mais non pas détruites. Prêtes à resurgir du fond de la mémoire aux heures de nostalgie. Des lieux: sous la pluie, les plages ensolleillées de l'Espagne, Montréal au retour, New York, Cuba... Des sensations, des impressions, des atmosphères. Et une histoire, celle d'un amour impossible, qui s'imposera au fil des pages au point de détourner sur elle toute l'attention.

En exergue à *Une histoire gitane*, Hélène Rioux a placé des vers d'un poème de Louis Aragon, «Le fou d'Elsa». Dès lors le ton est donné, puisqu'il sera question d'une femme en quête de cet autre qui donnerait enfin un sens à son existence et la placerait définitivement en dehors des réalités de la vie. Sans cesse déçue par ses nouveaux amants et surtout par la fadeur des sentiments qu'ils lui inspireront passés les premiers jours, elle s'acharnera quand même à poursuivre cet idéal qu'on nous a seriné dans des chansons populaires. Aidée par le sentiment de liberté que procurent les voyages et la disponibilité qui en découle, entraînée par le désarroi d'une rupture récente, elle vivra des aventures qui nous révéleront combien ces clichés l'empêchent d'avoir une vision personnelle de ce qu'elle éprouve et la transforment en victime de ses propres fantasmes.

Hélène Rioux nous raconte ici une histoire toute simple et c'est là que réside sa force puisqu'elle s'inspire de scénarios bien connus et qu'elle réussit par l'écriture à les soustraire à la banalité et à la mièvrerie.

Claire Côté



LES AMANTURES

Bertrand Gauthier

Éd. Libre Expression, 1982

Bertrand Gauthier, l'éditeur de La Courte Échelle, avait écrit jusqu'à maintenant uniquement pour les enfants. Voilà qu'il publie son premier roman pour «adultes consentants», *Les Amantures*. Ce titre provient de la contraction de deux termes, «amants» et «aventures». Il illustre assez bien ce qui se passe dans ce roman drôle et sans prétention qui se donne pourtant tout un programme: faire le point sur l'état des relations entre homme et femme aujourd'hui.

D'une part, Marie Lajoie est une jeune fille indépendante qui change de partenaire dès que la passion étouffe sous les cendres de la banalité quotidienne. D'autre part, Gaétan Prince ne s'est pas vraiment remis d'un mariage qui, loin de satisfaire sa libido, lui a plutôt apporté des blocages psychologiques. Après de vaines tentatives pour nouer une relations suivie avec une femme, il s'enferme dans sa «solitude érotique» et attend l'appel téléphonique de la femme qui changera sa vie. À la fin du livre, il

attend toujours.

Les Amantures est une oeuvre sympathique, écrite au premier degré, qui ne refuse pas les effets faciles. Le rythme rapide de la narration, le traitement superficiel des situations, le côté caricatural des personnages l'apparentent à un album de bandes dessinées.

Dans les limites que Bertrand Gauthier s'est imposées, *Les Amantures* est un petit roman de moeurs amoureuses et sexuelles modernes qui a le mérite de ne jamais ennuyer le lecteur.

Claude Janelle



LA CORNE DE BRUME

Louis Caron

Boréal Express, 1982

En refermant *La Corne de brume*, le deuxième livre des «Fils de la liberté» de Louis Caron, je me suis rendu à une évidence: j'aime bien les histoires. Et Louis Caron est un bon conteur.

L'auteur a choisi de juger certains événements de notre histoire, qu'il ne trouve pas toujours très glorieuse, tout comme il a choisi de ne pas donner de

commentaires

descendance à son héros Hyacinthe qui a adopté, peu de temps avant sa déportation, un orphelin irlandais qui deviendra pour la postérité Tim Bellerose, le fils de l'exilé et de sa concubine sauvagesse Marie-Moitié. Aidé par un juif, soutenu par une femme à qui il sera infidèle, trahi par un beau-père, riche fermier avare, filouté par une compagnie anglaise, Tim Bellerose ne réussira jamais à s'enrichir.

En guise d'épilogue un autre Bellerose, une autre révolte, quarante ans plus tard: Bruno, le plus jeune, celui-là même qui a hérité du «canard de bois» de son père mourant, décide d'abandonner sa mère veuve plutôt que de continuer à crever sur une terre que ses frères et sœurs ont déjà désertée.

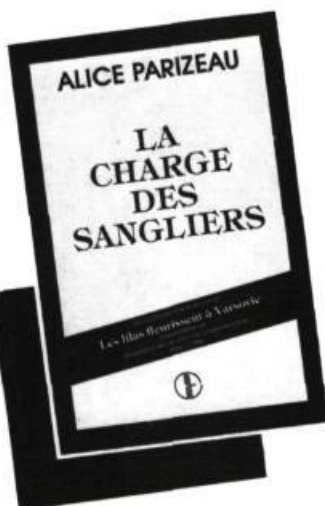
C'est évidemment plein de messages, et les Québécois n'en sortent pas grands. Les autres non plus. Le style laisse parfois à désirer, on peut ne pas être d'accord avec toutes les leçons, mais le souffle est puissant, certaines images sont fortes. Et l'oeuvre est vivante, c'est bien la plus grande qualité que l'on doive attendre d'un conteur.

Jacques Guay

LA CHARGE DES SANGLIERS

Alice Parizeau
CLF, 1982

«Bons ou mauvais, efficaces ou paresseux, ils (les fonctionnaires) ont la sécurité d'emploi et encombrant les bureaux, les usines et les diverses entreprises de services jusqu'à leur retraite ou leur mort».



Ces propos ne sont pas tenus par un quelconque négociateur patronal dans le secteur public québécois. Il s'agit de fiction. Un écrivain polonais, en exil à Paris, découvre le fonctionnarisme occidental et se met à avoir le mal du pays.

Les lilas de Solidarité fleurissent dans le deuxième tome de la saga polonaise d'Alice Parizeau, mais bientôt, les sangliers venus de l'Est dévasteront les récoltes le long de la frontière russe tandis que le général Jarulzelski imposera sa loi des mesures de guerre. L'héroïne Inka n'en parviendra pas moins à déposer dans les mains de son mari Kazik, hospitalisé à la suite d'un interrogatoire musclé, l'enfant de leur espoir dont elle a accouché en prison.

Le plaidoyer de Mme Parizeau est toujours aussi pathétique, d'une sensibilité à fleur de peau — elle aime désespérément une patrie qui ne s'est arrachée des Allemands que pour tomber entre les mitraillettes et les chars d'assaut des Russes. À moins que la situation n'évolue rapidement, on voit mal cependant de quoi pourra être faite la suite.

Mais plus on lit Mme

Parizeau, plus on se surprend à imaginer des cauchemars bien québécois. En Pologne, raconte-elle, l'impôt sur le revenu frappe à l'improviste des gens qui croyaient avoir bien acquitté toutes leurs dettes au fisc. Et on peut lire dans *La presse* ou *Le Journal de Montréal* que Revenu-Québec poursuit des centaines de retraités qui se croyaient à l'abri.

La description de certaines scènes dans les hôpitaux de Varsovie ressemble à ce que nous raconte *L'Actualité* au sujet des nôtres et j'ai déjà vu, il y a plus de six ans, un hôpital de province où le chirurgien faisait grève faute de fils pour recoudre les opérés. Certains syndicalistes québécois pourraient pousser plus loin les analogies.

La Pologne n'en demeure pas moins un pays au destin tragique, et le Québec n'est pas la Pologne. Mais je n'ai pu lire *La charge des sangliers* sans certains frissons.

Jacques Guay



DANSEUSES MAMELOUK

Josée Yvon
VLB éditeur, 1982

«Mamelouk (prononcez mamluk): n.m. Milice turco-égyptienne, formée de guerrières esclaves, qui prit possession de l'Égypte et d'où sortirent plusieurs sultanes.»

Ce récit de Josée Yvon reprend deux titres déjà parus, *La chienne de l'Hôtel Tropicana* (Les éditions Cul Q, 1977), *Filles-commandos bandées* (revue Les Herbes Rouges, 1976), et propose un nouveau texte *Androgynes noires*. Ce regroupement permet de retracer le trajet d'écriture et le projet politique d'une écrivaine trop mal connue. Josée Yvon présente en effet un milieu étranger à la littérature québécoise: celui des danseuses topless, des hôtels cheap, des films pornos, de la dope et du rock dur. Sa vision émane à la fois de l'intérieur et de l'extérieur. Striptiseuse dopée, effeuilleuse, pute, elle entre et sort des personnages de son récit pour nous présenter sans morale ni complaisance ces filles «éventreuses», ces «putains roses (qui) ont toujours un couteau dans le dos/un enfant mort et le frigidaire vide».

Josée Yvon ne cherche pas à dénoncer, ni à transformer quoi que ce soit: elle se veut en dehors des pouvoirs, hors-la-loi. Radicale dans le désir d'aller au bout de son désir.

L'écriture de Josée Yvon procède souvent par petites touches, par flashes. De brefs portraits, de courtes descriptions qui ne présentent que l'essentiel. À l'exception du récit *Androgynes noires*. *Danseuses-mamelouk*, un texte vulgaire? Les propos vulgaires ne sont pas ceux que vous pensez...

Marie Claude Trépanier



**AUTOGRAPHIE 1.
FICTIONS**
Madeleine Gagnon
VLB éditeur, 1982

Depuis 1968, poèmes, nouvelles, fictions affirment la présence de Madeleine Gagnon dans le champ de la recherche littéraire québécoise. *Pour les femmes et tous les autres, Retailles, Antre, Lueur* (entre autres), par leur engagement, par le souci constant de questionner la langue et son rapport avec le réel, sont autant de textes marquants de ce qu'on a appelé la «nouvelle écriture». De même, cette production travaille sans relâche à l'avènement d'un savoir inédit, d'une histoire réprimée, refoulée: celle d'une/des femme/s.

Autographie 1. fictions pose un regard rétrospectif sur cette oeuvre. La plupart des textes qu'on y trouve étant maintenant introuvables dans leur édition originale (en revues, épuisés, chez des éditeurs disparus), il est important de les donner à lire de nouveau. Autre plaisir: le regroupement de textes écrits ou publiés pendant une période s'étalant sur plus d'une décennie permet de saisir les lignes de force du trajet qu'a suivi

Madeleine Gagnon à travers la prolifération des figures et des formes.

Les premiers textes montrent l'élaboration d'une pensée politique très critique, très «prolétarienne» qui inscrit comme désir prégnant l'agrégation de tous les rapports de domination (politiques, économiques, sexistes) pour mieux réussir à les désamorcer. Puis, avec la fin des années 70, le projet se déplace: il se porte graduellement, à partir de *Antre*, sur le terrain plus intime de soi, là où l'engagement se transforme en passion, où le poème, établi d'abord socialement, devient cette fiction qui trace les signes discursifs d'une appartenance nouvelle, essentielle-féminine.

Préfacé par l'auteure, *Autographie* se veut une reconnaissance, une relecture d'une oeuvre qui est consciente simultanément de la puissance et de la précarité de tout langage, de ce que ça parle et ne parle pas. Pour Madeleine Gagnon, il en est ainsi puisque l'écriture «concerne d'abord et avant tout l'amour».

Bernard Gilbert

PETITES VIOLENCES
Madeleine Monette
Quinze, 1982

Une gare quelque part entre Montréal et New York. Une passagère descend du train comme on marche à l'abattoir. Sur le quai, son mari. Les coups. L'abattoir justement. Ce n'est là que la première des violences promises par le titre du plus récent roman de Madeleine Monette (lauréate du Robert-



Cliche de 1980 avec son *Double suspect*).

Dans le train qui poursuit sa course, une femme qui «a tourné le dos à Montréal, à son histoire avec Claude», Martine. Une femme pour qui la décantation des petites violences passe par leur identification, de l'assassinat dans l'art jusqu'à la volée annuelle, hebdomadaire, quotidienne de centaines de milliers d'épouses nord-américaines, du *peep show* jusqu'à la crainte d'agression sexuelle, des éclats de voix jusqu'aux poings serrés, de la police anti-manif jusqu'à la pauvreté des bas-fonds. Petites violences des jeux d'enfants, du courrier ouvert, des chantages amoureux, des perquisitions et menaces maquillées de l'ancien amant, Claude, qui a relancé Martine à New York.

Les événements et les gens se bousculent, les couples s'effritent en présence de tiers et dans cette frénésie où New York est livrée avec le minimum de fard mythique, Martine entreprend de «déterrer les racines» de cette violence, d'en établir la gradation.

Dès le prologue est

affirmée la conscience du roman à écrire car le récit, soucieux de plausibilité et d'intelligibilité (composition régulière, flashback bien cadrés), ne laisse jamais oublier qu'il est récit, c'est-à-dire qu'une volonté interfère entre les lecteurs et les événements, perceptions ou états d'âmes. Cette conscience, Madeleine Monette choisit d'abord de la faire circuler tout autour de Martine, en la confiant par exemple (et particulièrement) à Lenny, *ghost writer* rêvant d'écrire enfin son roman plutôt que les mémoires d'un boxeur à la retraite. On se soucie à vrai dire assez peu de ce qu'il pourrait advenir des personnages et du couple Martine-Lenny car c'est au moment où la jeune femme conçoit qu'elle puisse elle-même transcrire au mode fictif «des agressions de routine et des violences détournées, de celles que l'on commet par amour et conjugalité» (p. 230) que l'on comprend que le roman est terminé et qu'il a trouvé sons sens.

Gilles Pellerin

NOUVEAUTÉS

À mes ordres, mon colonel

Jean-Paul Fillion

Leméac

Jean-Pierre, mon homme,

ma mère

Josette Labbé

Éd. Pierre Tisseyre

T'as rien compris Jacinthe

Sylvie Desrosiers

Leméac

Ville-Dieu

François Barcelo

Libre Expression

Le long des paupières brunes

Rolande Ross

Quinze

De mémoire de femme

Marguerite Andersen

Ed. Quinze